

«*Cependant, l'ambivalence est inhérente à l'antagonisme des sexes. L'hostilité contre l'autre sexe, le désir de ne pas avoir affaire à lui, la peur d'être condamné par lui, tout en l'imitant cependant : autant d'éléments d'un même syndrome.*⁷⁶ »

Le 05/07/07.

Il m'est impossible de ne pas interrompre le récit de ma vie, pendant un jour au moins, afin de rendre un hommage posthume à Catherine Mourey, ma petite-cousine. Laquelle vient de décéder à l'âge de 50 ans. Elle rend son tablier, foudroyée ou presque, par une tumeur au cerveau. Catherine était la troisième fille de Louis Mourey, mon cousin germain, et de Berthe Gauthier sa mère. Catherine était cousine germaine avec la petite camarade (Florence si je ne m'abuse) de jeux d'Emmanuelle, lorsque cette dernière séjournait chez ma mère.

Son destin si destinée il y a, était, semblait-il bien meilleur que le nôtre à mes frères et sœurs et à moi. Et pour cause. Son père paraissait avoir bien mieux réussi que le mien, au départ de sa vie d'adulte dirons-nous. Premier fils d'un boulanger, Louis avait intégré le petit séminaire, puis avait passé son bac avec succès. Mais la vocation n'était pas au rendez-vous ! Avant de choisir la voie qui sera définitivement la sienne⁷⁷ Louis enseignera pendant quelques temps dans le primaire, si je ne me trompe.

Par ailleurs, cette courte période de son existence coïncidera avec celle de ses fiançailles. Il vivait dans un petit meublé, à deux pas de l'école primaire du quartier Battant, où il s'essayait au métier d'instituteur. C'est alors qu'il entendit parler d'un concours organisé par la poste et s'y essaya avec succès. Pour mes parents, leur neveu Louis était scolairement un garçon brillant. De ce fait, j'entendis toujours parler de lui avec respect. La seule ombre, à leurs yeux, était qu'il avait quitté le grand séminaire pour épouser une fille du pays. Il faut dire qu'on ne badinait pas avec les vocations dans ma famille. Raymonde, sa sœur et aînée de la famille avait elle aussi choisi d'entrer au couvent.



78

Mais, elle craignit le courroux de son père, lorsqu'il s'est agi pour elle d'en faire part à la famille. Tandis que Louis appréhenda la même chose de la part de sa mère, au moment de quitter la prêtrise, paradoxalement. C'est dire à quel point il était encore difficile de choisir sa voie au beau milieu des années 50, chez moi. Que dire alors du sort de ces pauvres jeunes hommes qui allaient mourir à la guerre, sans qu'ils ne se sentent autorisés un seul instant à désertier ! Le poids de l'arrière en quelque sorte !

En revanche, je ne sais plus dans quelle ville Catherine vint au monde en 1957 (dix ans avant Emmanuelle), du fait de la grande mobilité des employés des postes. Ce que je sais, de source sûre, c'est qu'elle passa son adolescence à Belfort. Où elle côtoya des jeunes qui, quelques années plus tard deviendront, pour la plupart, des camarades à moi. Soutenue tacitement par son père, Catherine fut à deux doigts de s'engager politiquement. Elle garda de cette période un excellent souvenir. À ce moment-là de nos deux existences, nous étions elle et moi très éloignés l'un de l'autre. C'est bien simple, je ne me souviens pas l'avoir vue avant les années 80, au cours desquelles elle et moi prenions le train à Besançon, dès 6h du matin. Afin de nous rendre à notre travail : elle à Montbéliard, moi à Belfort ! Elle était en formation à l'école normale de fille, tandis que j'avais réintégré Besançon de mon côté. Cela dura de bons mois, pendant lesquelles nous créâmes des liens réels. Disons que Catherine était plus révoltée que révolutionnaire. Encore tout imprégnée de sa problématique familiale, elle était intarissable à ce sujet. Nous cessâmes les voyages, de même que nos échanges, en conséquence.

Ce n'est que quelques années plus tard que je la retrouvai, à Besançon cette fois. Elle était inscrite à la Fac de psycho cette fois. Car elle voulait changer d'orientation professionnelle. Ayant mis au monde un petit Clément, entre temps, elle avait tout de même déjà eu le temps de se séparer du père. Elle se montrait surtout intéressée par une hypothétique compréhension de son roman familial. Le mur contre lequel elle butait se prénomait : *Betty*, diminutif de Berthe ! Et elle ne le franchira jamais.

De retour à Montbéliard, où elle espérait se **rapprocher** de son fils, elle occupait des fonctions en rapport avec sa nouvelle qualification. Sa maman occupant, saisonnièrement, l'appartement en face du mien, il nous était plus que facile de nous voir. Sa vie semblait se stabiliser, quand soudain elle fut terrassée par cette excroissance au cerveau, telle la foudre ! Elle sortit de l'hôpital sans avoir récupéré tous ses moyens, d'où une paralysie faciale handicapante. Sa mort m'a tout de même surpris ! Je la savais subir de lourd traitement. Son courage n'était plus à démontrer ! Petite-fille de paysan oblige, n'est-ce pas ? Elle laisse un fils, dont elle remplissait peut-être un peu trop l'existence et qui devra continuer à vivre.

⁷⁶ Max Milner, *On est prié de fermer les yeux*, Gallimard, Paris 1991, note de bas de page, p 48.

⁷⁷ C'est-à-dire une carrière au sein des PTT.

⁷⁸ Avis de décès de ma petite-cousine, Catherine Mourey.